

Pour non-liseurs

Volume 26, Number 1 (151), February 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30726ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 26(1), 94–102.

JEAN-LUC GAUTIER
SUZANNE MARTIN
ROBERT MÉLANÇON
FERNAND OUELLETTE
YVON RIVARD
GUY TROTTIER

LE CHANT DE LA TERRE

Serait-il abusif d'entendre «malheur» dans le titre du dernier livre de Pierre Nepveu, *Mahler et autres matières* (Editions du Noroît, 1983)? Ce sont des pages sans rémission, semble-t-il, où s'entend le chant sec d'une solitude que rien n'entame, qui ne trouve en rien de réconfort. Ce pourrait être une rumination sans intérêt, faite d'apitoiement sur soi, de complaisance dans le terne, dans la plainte — cela s'est lu dans tant de plaquettes ces dernières années. Il n'en est rien. Les poèmes de Pierre Nepveu coupent court. Le trait y est net, d'une précision de pointe sèche, d'une énergie qui redresse l'effondrement intérieur au moment même qu'elle le nomme. C'est par leur diction seule que ces poèmes échappent à la nuit qu'ils disent, et qu'ils prennent valeur d'exorcisme — qu'ils deviennent, peut-être, la voie d'un salut. D'où leur enjeu. Ils risquent tout — oui: *tout*, je ne crois pas me payer de mots, lisez ce livre — sur un chant qui parfois grince ou se brise, mais qui se reprend, qui gagne sur le silence. Voyez l'admirable suite de vingt-cinq pièces, «Le solitaire en automne», qui forme la troisième partie. Affirmer la grisaille, la «dure lumière» en quoi on est «proche de disparaître», c'est encore affirmer. Cette affirmation, je crois, définit la poésie.

R.M.

Que ferait-on sans lui? Vraiment, s'il n'avait pas existé, je me demande ce que nous serions devenus. Nous aurions été des rustauds, des bûches, des incultes. Ne ricanez pas. Je veux parler du Livre de poche, qui fête ses trente ans. Pour célébrer cet anniversaire, un opuscule de 128 pages, *L'Aventure du Livre de poche*, commandé à Guillemette de Sairigné et paru, comme il se doit, dans le Livre de poche. Elle analyse la réussite de cet «enfant de Gutenberg et du XX^e siècle», né d'abord à Londres (*Penguin*), ensuite à New York (*Pocket Book*), puis lancé à Paris, entouré de scepticisme, le 9 février 1953. Les trois premiers titres: *Koenigsmark* de Pierre Benoît, *Les Clefs du royaume* de A.J. Cronin, en deux volumes, et *Vol de nuit* de Saint-Exupéry. Ils furent épuisés en quelques semaines... Aujourd'hui le nom, passé dans le langage quotidien, est synonyme de pratique, bon marché et grande quantité!

LIVRE DE POCHE

G.T.

— Je viens de lire un des meilleurs romans français qui ait paru depuis des années...

— Et c'est...?

— ... c'est plein de défauts, de clins d'œil, ça n'a souvent ni queue ni tête...

— Je reconnais bien votre façon d'accabler d'éloges. Ce roman, c'est...

— ... c'est mollement ponctué de points de suspension...

— ... comme notre conversation...

— ... comme dans Céline.

— Bon. C'est quoi, ce roman?

— Une chronique des milieux littéraires parisiens depuis une dizaine d'années.

— Ah! Ah! Il y a des révélations?

— Oui...

UN ROMAN

- Il faudrait une clé.
- C'est plutôt transparent si on a le moindre-ment lu. Puis ça n'est pas l'essentiel. C'est un roman, un vrai, pas un règlement de comptes. Tout y passe, les rapports entre les hommes et les femmes, la culture aujourd'hui, l'Europe et l'Amérique, le marxisme, l'Eglise catholique...
- Dites, c'est une thèse de sociologie?
- Mais non, bien mieux que ça, un roman.
- Je croyais que vous n'aimiez pas le genre. Vous avez écrit de bien méchants articles...
- ... Méchants, méchants... C'étaient de bien mauvais romanciers...
- Pas de noms! Ne m'entraînez pas dans vos querelles.
- Vous généralisez, j'aime les bons romans...
- Voilà une bien profonde esthétique... Vous vous défilez. Mais revenons à ce roman. Qu'est-ce que c'est?
- Cela tient du genre picaresque...
- Epargnez-moi le compte rendu, c'est une conversation. Je vous demande son titre.
- *Femmes*, de Sollers.
- Vous alors! Vous m'avez dit pis que pendre de sa nouvelle revue il y a deux mois...
- De sa revue, oui. D'ailleurs le troisième numéro contient un texte de Borges, il faudra que je la suive attentivement.
- Vous n'en êtes décidément pas à une contradiction près.
- C'est que je ne résiste pas au plaisir. Lisez *Femmes*, vous m'en direz des nouvelles.
- En ferez-vous une critique?
- Non, il aurait fallu la faire il y a des mois, mais je ne voulais à aucun prix lire ce livre.
- Ah! vos préjugés!...
- Je m'en défais, vous voyez. Lisez, vous aussi. Vous verrez bien...

Édité pour la dernière fois en France en 1976, le *Discours de la servitude volontaire* (Paris, Garnier-Flammarion, édition de Simone Goyard-Fabre) ne l'avait pas été sous un format aussi accessible; ni sans buts partisans, par ailleurs, que trahissaient les commentaires. Ceux de Mme Goyard-Fabre ont l'objectivité de l'érudition la plus sereine, sans sa lourdeur. La langue est du XVI^e siècle; il faut parfois l'explicitier. N'importe. La vigueur de cette œuvre est telle qu'elle ne saurait se laisser emprisonner par la forme qui l'exprime. C'est un jeune homme qui la compose: il n'a pas dix-huit ans. Il s'agirait d'un exercice scolaire. Le *Discours* n'en serait pas pour autant déconsidéré; mais plutôt magnifiée l'École ayant permis, voire suscité qu'un tel texte puisse être écrit sur ses bancs. En affirmant qu'il n'est de tyran maintenu sur son trône abusif que par l'inertie de ceux qu'il écrase, La Boétie jette dans le présent qu'il vit, celui, mouvementé, du XVI^e siècle, mais aussi dans l'avenir, le ferment absolu, irrécusable, inextinguible de toute révolte contre l'oppression. A la lecture de ses phrases les cerveaux des esclaves s'éclairent; ils espèrent, tout soudain, prennent les armes et s'en vont pousser le despote du haut des balcons de son palais. On ne voit pas qu'ils ne viennent à bout de la dictature, de même, si celle-ci a nom légion; La Boétie menace le Soviet suprême autant que Pinochet. D'aucuns s'appesantissent sur sa pensée, ses intentions: le *Discours* n'est pas qu'un cri; ou c'est une tête bien ordonnée et réfléchie qui, du moins, le pousse. Sainte-Beuve, lui, souligne la qualité du style pour mieux rabaisser la pénétration des vues. Il se trompe comme les premiers. Lucidité et générosité, profondeur de la pensée; le style qui, de ces qualités, est le fidèle prolongement, préférant la réalité de l'image aux brumes de l'abstraction: les unes et l'autre s'augmentant réciproquement en une sorte de dialectique, portent vers l'avant, de conserve, une parole qui témoigne du pouvoir révolutionnaire des mots autant que de celui de l'intellect. La Boétie

n'appartient pas seulement aux philosophes de la politique; il est le bien commun de tous les écrivains, leur désignant par la pratique l'une des tâches les plus nobles auxquelles ils puissent se livrer, qui est de comploter pour la liberté. La liberté *partout*.

J.-L. G.

HÖLDERLIN Si un livre bien fait donne à penser, celui-là est excellent: *Hymnes, élégies et autres poèmes* de Hölderlin (Garnier-Flammarion, 1983). On y trouve, dans l'ordre: (1) une introduction par Philippe Lacoue-Labarthe, qui «veut contribuer à détruire le mythe de Hölderlin et à ouvrir la possibilité de lectures, mettons plus *sobres*»; (2) un choix de trente-deux poèmes traduits par Armel Guerne avec un parti pris d'emphase aussi éloigné que possible de la sobriété dont l'introduction se réclame; (3) «Parataxe», l'admirable étude d'Adorno en réponse à la lecture heideggerienne de Hölderlin, laquelle a fini par prendre valeur de vulgate à la fois à cause du prestige d'Heidegger et faute d'autres lectures aussi consistantes; (4) un dossier sur la traduction qui situe les versions d'Armel Guerne — plus exactement les remet en question — et où on peut lire cinq traductions de la grande élégie *Brot und Wein* par G. Roud, G. Bianquis, R. Rovini, J.P. Faye et Ph. Lacoue-Labarthe; (5) une bibliographie succincte et (6) une chronologie. Ce dispositif remarquable fait jouer des lectures nettement distinctes, sinon contradictoires, de l'œuvre de Hölderlin, et il est propre à rendre à cette œuvre enfermée, en français du moins, dans un discours critique passablement répétitif, sa profondeur irréductible, sa résistance.

R.M.

RILKE

Il se pourrait qu'il y ait toujours un conflit «inajournable» entre la vie et le travail d'écriture. Nul n'en a été mieux conscient que Rilke, dont toute l'attention tendue se brisait en quelque sorte contre le récif anciennement et nouvellement apparu des *Elégies de Duino*. Après la «Quatrième Élégie», après une autre fulguration envahissante de l'amour, comment poursuivre la quête dans le «vaste et pur espace de l'ouïe» qu'il avait été donné à Rilke «d'habiter si longtemps»? Voici qu'une scierie et son bruit s'imposent, et non plus le centre jaillissant du jet d'eau familial: tout travail est remis en question, comme lézardé, et à jamais. Le *Testament* (Seuil, 1983) n'a d'autre fin que de nous introduire au cœur de cette disharmonie fondamentale que ressentait si vivement Rilke. Il s'agit bien du secret de la création impossible, du délaissement momentané, de l'état d'abandon où Rilke ne pouvait plus songer à s'appartenir quelque temps, «d'une attention sans partage». Fallait-il s'accuser soi-même de se comporter «contre sa volonté»? Le «temps d'œuvrer» était-il vraiment passé? La charge, trop rudement «étrangère»? Voilà la question essentielle que pose Rilke dans ce texte qui était resté inédit jusqu'en 1974 et que vient de traduire Philippe Jaccottet.

F.O.

La littérature brésilienne n'a pas bénéficié de ce qu'on a appelé le «boom littéraire latino-américain», comme si elle n'était qu'une excroissance des littératures hispano-américaines. Poètes et romanciers argentins, mexicains, péruviens, chiliens, colombiens sont traduits, diffusés, commentés, nobélisés, c'est très bien: qui imaginerait la littérature aujourd'hui sans Borges et Octavio Paz? Ce n'est quand même pas une raison pour ignorer à peu près complètement les écrivains du plus grand pays d'Amérique latine. Il se pourrait que cette ignorance touche à sa fin: les

DES
NOUVELLES
DU BRÉSIL

numéros de revue consacrés à la littérature brésilienne se multiplient depuis quelques années: *Europe* (1979: «Le modernisme brésilien»), le *Magazine littéraire* (1982: «Ecrivains du Brésil»), à nouveau *Europe* (1982: «Littérature du Brésil»). Voici maintenant dans un superbe numéro de *Dérives* (37-38-39, 1983) une anthologie de nouvelles d'une vingtaine d'écrivains, qui vaut beaucoup mieux qu'une autre série d'articles critiques sur des œuvres qu'on continuerait à ne pas lire. Ces textes sont à la fois vaguement familiers, proches en quelque façon de ce qu'il est convenu d'appeler le «réalisme magique» des romanciers et nouvellistes hispano-américains, et singulièrement neufs, déroutants, séduisants. C'est dire à quel point cet ensemble est réussi.

R.M.

ACADIE FIXE

Si le Québec coule, que dire de l'Acadie? L'Acadie se folklorise, se fossilise, se louisianise, devient une vaste galerie d'ancêtres glorieux, enchâssés, qui n'en finissent plus de reconquérir le pays pendant que leurs descendants dévalent à toute vitesse la pente de l'assimilation. Antonine Maillet, toutes voiles dehors, promène inlassablement de Montréal à Paris l'image d'une Acadie mythique, fleurant bon le pittoresque et l'air salin, et qui sert d'écran pour cacher une réalité que l'on préfère ne pas voir. Si fins ces Acadiens, si ratoureux... Ils n'ont pas besoin, contrairement aux Québécois, de s'occuper de choses aussi vulgaires que la politique. Le pouvoir, quel vilain mot! Comme il doit sonner désagréablement aux oreilles de ces vieilles élites qui voudraient bien garder leur Acadie dans sa réserve traditionnelle. Et l'Acadie urbaine? L'Acadie du chômage et de l'humiliation quotidienne? Elle risquerait de déparer ce beau portrait de famille (ne bougeons plus!); dissimulons la pas-montrable sous d'épaisses couches de couleur locale. Il ne faut pas compter sur Antonine

Maillet pour écrire le poème de la révolte acadienne. Il faut dire que lorsque l'on demeure à Outremont, sur une rue qui porte votre propre nom (oui, vous avez bien lu), on doit se sentir, comment dire, plus éloigné...

S.M.

Les anthologies de poèmes érotiques sont généralement décevantes, et pour la poésie et pour l'érotisme. *Erotic Haiku* (edited by Rod Willmot, Black Moss Press, 1983) n'échappe pas à la règle: c'est, dans l'ensemble, plat et répétitif. Pourtant, il faudrait passer outre à une présentation matérielle naïvement racoleuse (un sein en relief sur la couverture, des pages de garde roses), accepter de lire des platitudes une fois pour n'y plus revenir, afin d'aller chercher dans ce livre quelques merveilles de perception, de sensibilité, de concision. Voyez, si vous y allez, les poèmes de Alan Gattis, Le Roy Gorman, Alexis Rotella, Rod Willmot. Ils sont la seule raison d'être de cette anthologie.

R.M.

La guerre, pour ceux qui ne l'ont pas vécue, risque de n'être qu'une tragédie plus ou moins abstraite (la mort, la peur, le courage, etc.) jouée par des acteurs plus ou moins doués (le héros, le traître, le lâche, etc.). Le mérite du roman de Heinrich Böll, *Le Train était à l'heure* (Folio), tient, malgré sa tendance au plaidoyer humaniste, à ce qu'il adopte pour décrire la tragédie «la perspective du ver de terre». Les personnages n'y sont plus ces comédiens professionnels que l'histoire embauche à tous les vingt-cinq ans mais bien plutôt ces vers de terre que la fatigue ou les obus sectionnent au fil des jours et qui tentent désespérément de se resouder sur la scène dévastée des gares et des souvenirs. Et si par miracle une prostituée réussit à recoller tous les morceaux en

QUELQUES
POÈMES
ÉROTIQUES

LA GUERRE
DU VER
DE TERRE

jouant Bach dans la triste nuit d'un bordel polonais, c'est que la mort toute proche lui a soufflé ses accords.

Y.R.

LES
NOUVELLES
DE A.M.
KLEIN

Ces *Short Stories* (Toronto U.P., 1983) sont d'un narrateur passionnant, même s'il n'a pas le génie du poète de *The Rocking Chair*. Aucune des nouvelles ici rassemblées ne laisse indifférent. Mais il semble que Klein n'ait pas trouvé son style comme noveliste et qu'il se soit dispersé. Ce sont un peu des exercices, comme en fait foi la variété des sujets et des techniques narratives, où s'est formée la prose narrative somptueuse de *The Second Scroll*. Cela dit, ces nouvelles font plus qu'un appendice à l'œuvre de Klein: plusieurs suffiraient à lui assurer une enviable réputation d'écrivain. Manifestement, la publication de ses *Collected Works* (dans un travail éditorial qui est un modèle d'intelligence critique et pour lequel M.W. Steinberg mérite tous les éloges) n'a pas fini de réserver des surprises.

R.M.